

Victor Hugo, commerçant !

Autor(en): **Boisvilette / Hugo, Victor**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 23

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196930>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le mariage, l'homme et la femme d'aujourd'hui.

Nous remarquons sur ce sujet, dans le *Paris-Théâtre*, diverses réflexions bonnes à méditer. En voici quelques-unes:

Paris fait et défait régulièrement cinq cents mariages par jour. Il y a des agences matrimoniales pour vous faire serrer les nœuds de l'hymen; il y a deux cents huissiers pour vous faire trancher ces mêmes nœuds avec l'épée de la Justice.

Un célibataire encore jeune ne peut montrer son nez nulle part sans qu'on lui dise: « Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier? » Au théâtre, en omnibus, au café, dans la rue, en voyage, on lui chante sur tous les tons: « Il faut que je vous marie. » Seul, quand par hasard il ouvre un livre, recueil de proverbes portant le sceau de la sagesse des nations, il laisse tomber ses yeux sur cette sentence: « Mariez-vous, vous ferez bien. Ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux. »

Comme on le sait, on se préoccupe beaucoup en France de cette question du mariage, en voyant la statistique démontrer que la race française diminue d'année en année. Et les mamans sont fort justement en peine d'établir leurs filles. A présent, un petit drôle, qui sort du lycée Bonaparte avec son diplôme de bachelier, joue au lord Byron et se proclame blasé à 18 ans. Manger sa fortune dans les plaisirs, de toute espèce, voilà une philosophie, qui, par malheur, a plus de succès que celle qu'on professe en Sorbonne. Et c'est pourquoi le mariage en souffre; c'est pourquoi il y a autant de *petits crévés* dans Paris que de pavés; c'est pourquoi il y a aussi tant de jolies têtes brunes, blondes, châtaines et rousses qui se penchent avec tristesse du côté d'un miroir en disant: « Ah ça! pourquoi ne songe-t-on pas à moi? »

Elles ont cent mille fois raison les jeunes filles; mais, entre nous, l'homme qui hésite à se marier a-t-il si grand tort?... Le mariage, tel que la société moderne nous l'a fait, est déjà entouré de plus de roses et d'épines, de plus de précipices, de plus d'ennuis que tous les romans réunis de Ponson du Terrail et de Paul Féval, brouillés et fondus ensemble. Mais surtout, mais avant tout, on s'est étudié à nous faire une femme impossible. Des voyageurs racontent que dans l'intérieur de la Chine, les jardiniers ont si bien cultivé la rose qu'un Européen ne la reconnaît plus. La rose chinoise va du chou à la pâquerette; elle a des formes extravagantes; elle a des odeurs bizarres; c'est un adorable monstre; ce n'est plus la fleur divine que Cypris teignit un jour de son sang, à ce que dit la Fable.

Ainsi, pour la femme de Paris.

Si les portraits des galants du temps des Valois descendaient de leurs cadres, si Henri IV, le vert galant, quittait son cheval de bronze, si Louis XIV, jeune homme et si tendre, revenait de St-Germain à Paris, si Louis XV, si amoureux, accourait de Trianon sur les boulevards, si les Incroyables du Directoire ressuscitaient, si les lurons du premier Empire renaissaient, si les romantiques de 1830 pouvaient revivre, lyriques et pleins de feu, que diraient-ils à la vue de cet adorable petit mannequin, sans âme, sans parole et sans passion, qu'on prétend nous donner aujourd'hui pour une femme?...

Pourquoi n'avoir pas le courage de le dire; dans l'élégante d'aujourd'hui, tout est d'emprunt: la couleur, puisqu'on met du blanc, du noir et du rose; les cheveux, puisqu'on en ajoute à ceux qu'on a apportés en naissant; les hanches, l'émbonpoint, mille choses secrètes. Voilà pour le corps. Ne parlons pas de l'esprit, puisqu'on est convenu de ne plus s'en occuper.

Ainsi va la mode, ainsi va la femme.

L'homme à marier, qui réfléchit parfois entre deux cigares, se dit: « Est-ce bien la peine? » La réverie le pousse dans l'analyse; et en analysant, il finit par trouver tant de choses à exiger, qu'il renonce à tout. Et puis l'étude de cette question l'a rendu exigeant. Il ne demande plus des à peu près de beauté, des qualités ordinaires; il veut des perfections ou il ne veut rien.

Dans le bon vieux temps, on commençait par le chapitre de la morale. Notre dix-neuvième siècle a changé la méthode. La charue marche avant les bœufs. Une jolie femme d'abord; une bonne femme et même une femme d'esprit après, si c'est possible... puis — chose plus importante encore — de la fortune.

Voilà ce qu'il faut au temps où nous sommes.

Victor Hugo, commerçant!

M. Adolphe Jullien, le distingué critique musical des *Débats*, a publié il y a quelques années, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une très curieuse étude sur le *Romantisme et l'Éditeur Renduel*. Il s'est servi de la correspondance de Renduel pour jeter quelque lumière sur les rapports du célèbre éditeur parisien d'il y a quelque trente ans avec Victor Hugo, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Alfred de Musset, Eugène Sue, Alfred de Vigny et d'autres.

Parmi les nombreux autographes retrouvés dans l'héritage de Renduel, la lettre suivante prouve à quel point étaient cordiales les relations de Victor Hugo avec son éditeur.

« J'apprends tout à la fois, mon cher éditeur, que vous vous êtes battu, que vous avez été blessé et que votre blessure est guérie. Si elle l'est en effet, comme je l'espère, venez me voir un de ces soirs, dîner avec moi, par exemple. Si vous ne pouvez sortir, écrivez-moi comment vous allez. J'irais vous voir et m'informer de vos nouvelles si je n'étais en plein travail, c'est-à-dire en prison dans une idée.

Ce 4 juin.

Votre ami,

VICTOR H.

D'autres billets du poète nous renseignent sur ses rapports *commerciaux* avec Renduel et nous montrent qu'il savait se faire payer aussi cher ses poésies que ses drames, bien que ces derniers se vendissent assez mal.

Ainsi Victor Hugo toucha de son éditeur 43,000 francs, d'octobre 1835 à la fin de 1838; alors qu'à la même époque, Théophile Gautier se contentait de 1500 francs pour *Mademoiselle Maupin*.

« Il faut lire, écrit M. Jullien, les traités rédigés avec une minutie extrême et surchargés de ratures restreignant encore les droits du libraire pour avoir une idée des conditions léonines que le poète imposait à un centime près. Le premier traité conclu avec Renduel — celui pour *Marion Delorme*, signé le 20 août 1831, soit neuf jours après la création à la Porte-St-Martin — est des plus simples: l'éditeur avait le droit de tirer autant d'exemplaires qu'il voudrait par série de 500, en payant 2 francs par exemplaire à l'auteur qui paraphait tous les titres, les gardait chez lui et ne les livrait que contre argent donné d'avance par série de 500, et devait rentrer dans sa propriété au bout d'un an. »

Le premier tirage de 4000 ex. des *Feuilles d'automne* fut payé 6000 fr. pour une seule année. Victor Hugo ne traitait jamais que pour un court délai; le contrat échu, le libraire était contraint d'en signer un nouveau, aussi onéreux, dans la crainte que l'auteur ne vint à traiter avec un autre éditeur qui eût lancé une édition meilleur marché et vint ainsi arrêter net la vente des exemplaires restant en magasin.

En 1835, Hugo reçut 9000 fr. pour le droit de réimpression des *Odes et Ballades*, des *Orientales* et des *Feuilles d'automne*, pour 18 mois, et la vente pendant un an des *Chants du Crépuscule*, première édition. A l'expiration de ce traité, Renduel en signe un autre où il paie 11,000 fr. le droit de republier les mêmes volumes durant 18 nouveaux mois, ainsi que la publication des *Voix intérieures* pendant un an.

C'est en 1832 que Renduel traita la réimpression de *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, *Notre Dame de Paris*, etc. Les conditions étaient 15 mois de délai, 1 fr. par exemplaire, tirage à 1000 exemplaires.

Renduel finit pourtant par s'apercevoir qu'il se risquait; il passa la main à d'autres qui, comme lui, en furent pour leurs frais. Les éditeurs se lassaient du reste, bien vite du grand poète qui avait parfois d'étranges façons de procéder. Ainsi Victor Hugo était très large avec l'envoi à ses amis de ses ouvrages, qu'il faisait superbement relier, mais il oubliait presque toujours de payer la relieur.

Le dramaturge ne le cédait en rien au poète, au romancier. Pour le *Roi s'amuse*, *Lucrece Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo*, les contrats étaient identiques: tirage 2000 exemplaires plus 200 de passe et 50 réservés pour l'auteur, tous les exemplaires devant être revêtus de la griffe de l'auteur; mise en vente 10 jours après la première représentation. Reentrée en propriété de l'auteur au bout d'un an et paiement de 4000 fr. par l'éditeur. Bien que le *Roi s'amuse* fût interdit, Renduel ne réclama jamais les 4000 fr. versés à Hugo, qui n'offrit pas de les lui rembourser.

A côté de ces réelles qualités d'homme d'affaires, Victor Hugo entendait admirablement la réclame. C'est lui qui préparait les notes pour les journaux, que son éditeur faisait recopier et envoyait en son nom pour ne pas mettre l'auteur en avant.

« Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats*, écrivait-il à Renduel, qu'un de mes amis m'a fait (sic) hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter de suite. Tout à vous.

VICTOR H.

Les *Débats* n'étaient pas les seuls à recevoir les petits « communiqués » du Maître. Durant les trois ou quatre semaines qui suivirent l'interdiction du *Roi s'amuse*, Victor Hugo inonda les journaux de l'opposition de petites réclames dans le goût de celle-ci:

« *Le Roi s'amuse*, drame de M. Victor Hugo, dont les représentations ont été défendues par ordre du ministre, paraîtra lundi sans remise à la librairie.

d'Eugène Renduel. *On assure que plus de mille exemplaires sont reenus d'avance.* »

Voici encore une lettre écrite deux jours avant l'audience du Tribunal de Commerce qui devait statuer sur l'interdiction.

C'est mercredi que je plaide.

Je crois, mon cher éditeur, qu'il est important pour vous, pour moi, pour le retentissement du livre et de l'affaire, que la chose soit énergiquement annoncée la veille par les journaux. Voici sept petites notes que je vous envoie, en vous priant d'user de toute votre influence pour qu'elles paraissent demain dans les sept principaux journaux de l'opposition. Vous ferez bien de les porter vous-même et d'en surveiller un peu l'insertion. Faites-en d'autres copies et ajoutez-y une ligne pour votre livre, si vous voulez. Je me repose de ceci sur vous, n'est-ce pas ? Vous comprenez combien c'est important. Répondez-moi un mot et venez donc dîner avec moi un de ces jours.

Votre ami.

Victor Hugo.

Victor Hugo reprochait vivement à Buloz, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, d'avoir une prédilection toute spéciale pour les poésies d'Alfred de Vigny et d'en donner, avant la mise en librairie, de nombreux extraits, alors qu'il ne consentait point à en faire autant pour l'auteur de la *Légende des Siècles*. Buloz répondit froidement à Hugo, que s'il ne publiait jamais de fragment de ses ouvrages, c'est qu'il était assuré de recevoir le lendemain... une quittance à solder et qu'il n'avait pas l'habitude de payer les services qu'il... rendait.

On le voit, Victor Hugo était un poète fort pratique et un commerçant de première force

BOISVILLETTE.

Les momies et les héros de juillet.

Dans un article consacré à la colonnade du Louvre, la *Revue populaire des Beaux-Arts*, qui se publie à Paris, raconte une anecdote assez drôle. La colonnade du Louvre était autrefois précédée d'un terrain vague qui fut sans peine transformé en cimetièrè provisoire pour y recevoir, après les journées de juillet 1830, les corps des défenseurs de la liberté qui succombèrent dans la prise des Tuileries et du Louvre, où la lutte fut acharnée et où les Suisses défendirent le trône avec un courage digne d'une meilleure cause.

Mais le peuple de Paris resta triomphant, et il en fut fait du roi Charles X et de la monarchie légitime.

Le cimetièrè improvisé dont nous parlons avait déjà reçu, très peu de temps avant la révolution de 1830, des hôtes inattendus, savoir six momies égyptiennes à demi tombées en dissolution, dans les galeries du Louvre et qui empestaient la musée. Cette inhumation s'était faite la nuit, clandestinement, pour éviter la curiosité railleuse des badauds.

Quelques années se passèrent... La colonne mausolée de la place de la Bastille venait d'être achevée, et les grands caveaux funéraires construits sous sa base, attendaient les morts auxquels on les avait destinés.

Alors, les tombes du Louvre et celles creusées dans d'autres quartiers de Paris, dans les mêmes circonstances, furent ouvertes. Les fossoyeurs les démenagèrent en enlevant tout, même les restes des momies. Ces gens-là ne sont pas experts à distinguer les moisissures d'un Egyptien des os d'un Parisien. Et tous ces morts, de compagnie, prirent pompeusement le chemin de leur demeure dernière. Aux roulements sinistres des tambours voilés, sous le salut des drapeaux inclinés, et aux frémissements d'un *requiem* de Berlioz, les uns et les autres traversèrent Paris.

Et voilà comme les fils du Nil, sujets des lointains Pharaons, devinrent des héros de Juillet 1830. L'antique Egypte croyait fermement à la vie d'outre-tombe, mais certainement elle n'avait guère prévu pour six de ses enfants cette singulière apothéose.

Araignée du matin.

L'autre matin, de joyeuse humeur, dès le saut du lit, je m'occupais à remettre un peu d'ordre et de propreté dans mon armoire. Il

faut la bonne humeur, pour vous donner ces louables inspirations.

Tout à coup, de dessous ma brosse, sort une petite araignée, tout affolée, courant de droite et de gauche, en quête d'un refuge.

« Oh ! monsieur, s'écrie la servante, en l'apercevant, une araignée !... C'est un mauvais présage. »

— Un mauvais présage ? Et pourquoi donc ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, mais monsieur connaît bien le dicton : « Araignée du matin, chagrin. » Quand on voit une araignée, le matin, il faut s'attendre à quelque contrariété dans la journée.

— Ah ! c'est dans la journée, seulement ? La fâcheuse influence que prête à ces insectes la superstition populaire n'est donc qu'éphémère ?

— Oui, monsieur.

— C'est déjà quelque chose ; ça me rassure, dis-je, souriant.

Voyant que je prenais la chose en plaisantant, Louise — c'est le nom de la servante — fit une légère moue, haussa les épaules, comme pour me dire : « Enfin, ça m'est égal, si monsieur ne veut pas y croire. Monsieur verra bien. »

Je continuai la plaisanterie : « Mais l'araignée que nous venons de voir était toute, toute petite, et n'avait pas l'aspect repoussant de certaines de ses sœurs, au corps noir et velu, aux longues pattes, semblables à destentacules. Elle ne saurait vraiment être de mauvais augure. »

— Cela ne signifie rien, exclama Louise. Petite ou grande, laide ou non, c'est la même chose.

Il n'y avait pas à discuter. Ainsi donc, pour un jour, ma destinée était, en quelque sorte, entre les pattes de cette petite araignée.

Quelle contrariété me réservait-elle ?

Et, notez bien, qu'il ne s'agissait point là d'une vengeance, vengeance qui, de sa part, eût été pourtant bien légitime, puisque ma brosse l'avait brusquement chassée de son gîte, où, sans doute, elle ne demandait qu'à rester tranquille. Hélas non, c'était bien malgré elle, la pauvre petiotte, qu'elle intervenait de façon si fâcheuse dans mon existence. Mais, c'était fatal. Il n'y avait qu'à se résigner.

Et dire que si, pour une raison ou pour une autre, j'avais renvoyé le nettoyage de mon armoire à l'après-midi ou au soir, la vue de cette même petite araignée, mise brutalement à la porte de chez elle, m'eût été le présage le plus favorable. Le dicton est positif : « Araignée du tantôt, cadeau », « araignée du soir, bon espoir ».

O caprices insondables des faiblesses humaines !

Pauvres araignées ! Ce n'était point assez que la nature vous ait donné un aspect si peu avenant ; ce n'était point assez qu'elle vous ait condamnées à vivre dans nos demeures, où vous êtes en conflit perpétuel avec la vigilance des ménagères, où vos retraites, patiemment édifiées, sont chaque fois détruites, il fallait encore que vous fussiez, pour l'homme, à certaines heures du jour, une rencontre de mauvais augure. Il était dit que vous partageriez la triste réputation des salières renversées, des services en croix, du vendredi, du nombre treize et autres ridicules préjugés.

Pourquoi donc ne vous a-t-on pas accordé la journée tout entière, pour exercer votre heureuse influence, le matin, aussi bien que l'après-midi et le soir ? Ce n'était que justice et cela vous eût un peu réconciliées avec les hommes.

Araignées du matin, innocentes victimes de la plus absurde des superstitions, croyez-moi, révoltez-vous, petitionnez, réclamez contre les vieux préjugés, contre les injustices du sort,

contre l'organisation actuelle de la société. En notre fin de siècle, il est bien « vieux jeu » de se contenter de sa destinée. Tout le monde se révolte, pétitionne, réclame. Suivez le mouvement. Votre cause est juste. Elle vaincra. X.

Les origines de la fortune des Rothschild.

Se doute-t-on que c'est Napoléon qui fut l'artisan — bien involontaire toutefois — de la fortune des Rothschild ?

Le fait se trouve révélé dans les si intéressants mémoires du général de Marbot, lequel, comme on le sait, fut spectateur et acteur de l'épopée napoléonienne.

C'était au lendemain de la victoire d'Iéna, remportée par l'armée française contre les troupes prussiennes. Chacun des petits princes de l'Allemagne devant avoir sa part de récompense ou de punition selon l'attitude prise durant la campagne, l'empereur prononça la confiscation des Etats de l'électeur de Hesse-Cassel, de la duplicité duquel il avait eu particulièrement à souffrir.

En pareil cas, le droit du vainqueur autorisait la confiscation des biens de son ennemi. Or, l'électeur, forcé de quitter Cassel à la hâte, songea à mettre à l'abri une partie de sa fortune.

Il fit venir à cet effet, nous citons le texte de Mormont, « un juif francfortois, nommé *Rothschild*, banquier de troisième ordre et peu marquant, mais connu pour la scrupuleuse régularité avec laquelle il pratiquait sa religion, ce qui détermina l'électeur à lui confier quinze millions en espèces. Les intérêts de cet argent devaient appartenir au banquier, qui ne serait tenu qu'à rendre le capital ».

La police de Napoléon, en quête de la fortune de l'électeur de Cassel, finit par découvrir le dépositaire. Une commission impériale se rendit aussitôt chez Rothschild, dont la caisse et les registres furent minutieusement examinés. Ce fut en vain, on ne trouva pas trace de l'argent. Les menaces et l'intimidation n'eurent aucun succès auprès du banquier ; on voulut lui déférer le serment, pensant qu'un homme aussi religieux ne voudrait pas se parjurer. Il refusa de le prêter.

On eut recours à un autre moyen : on lui proposa de lui abandonner en toute propriété la moitié du trésor, s'il voulait livrer l'autre à l'administration française. Mais le dépositaire fut inflexible, et, de guerre lasse, on le laissa tranquille.

Les quinze millions restèrent donc entre les mains de Rothschild depuis 1806 jusqu'à la chute de l'Empire, en 1814. A cette époque, l'électeur de Hesse-Cassel étant rentré dans ses Etats, le banquier francfortois lui rendit exactement le dépôt qu'il lui avait confié.

Mais on se figure la somme considérable qu'avaient pu produire, entre les mains d'un homme habile, ces quinze millions, dans ce laps de temps de huit années, à une époque où l'argent monnayé s'était fait si rare, où celui qui en possédait était le maître du marché.

Ce fut de là que prit son point de départ cette opulence des Rothschild, qui leur permit de prendre pied, peu à peu, dans tous les grands centres civilisés, acquérant partout influence prépondérante. — R.

(Petit Marseillais).

Lè troisièmè ein tsemin dè fai.

Berbitchon n'avai jamé étà ein tsemin dè fai. N'avai pas occasion dè tant corattà coumeint lè dzeins d'ora que sont adé su la route ; et l'avai sa Bronna et son tsaï à redallès po allà ào martsì et po menà à màodrè. Tot paràì ia cauquì teimps dèvéssàì allà à on einterrà dáo coté dè Maracon, et sè dècidà à montà dessus